

Porosité et indifférence

Mathias Rollot

▶ **To cite this version:**

Mathias Rollot. Porosité et indifférence. Esperluette, 2019. hal-03016693

HAL Id: hal-03016693
https://hal.science/hal-03016693

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathias Rollot

POROSITÉ et INDIFFÉRENCE



©Alexis Lautier

Par ce billet, je souhaiterais témoigner de notre indifférence disciplinaire à l'égard du non-humain. Plus encore que de «*proximité*», j'essaierai de montrer que c'est de «*porosité*» dont il est question avec ces animaux, végétaux, champignons, bactéries et réseaux vivants qui façonnent nos vies alors que nous sommes tous occupés sur nos smartphones, distraits par l'accélération sociétale et le bruyant du spectacle à l'œuvre. Dit en substance, le non-humain nous impacte malgré tout : et si l'architecture s'en préoccupait un peu ?

L'architecture, en tant que discipline, est fondée sur l'idée qu'espace et être s'influencent ; que personnes et habitations dialoguent ; que nous ne sommes pas indifférents aux lieux que nous traversons et que ces derniers, en retour, sont construits par nos existences mouvementées. Au sein de cette mythologie fondatrice, pourtant, l'architecture reste nombriliste. Elle s'interroge sur la scénographie qu'elle déploie elle-même, débat du sens d'une géométrie ou d'une hauteur sous plafond, du positionnement d'un banc ou de la taille d'une baie. Mais quand s'interroge-t-elle sur autre chose qu'elle-même (et ce qu'on fera d'elle, à la limite) ? À savoir : si l'espace influence l'être, alors quel architecte a déjà réfléchi sérieusement à l'influence du feu sur l'âme, de la mer sur l'esprit, de la neige sur les émotions, de la pluie sur l'énergie, du solaire sur l'enthousiasme, des odeurs sur l'empathie, du bruit sur la santé, des insectes sur l'humour et des mammifères sur la joie de vivre ? Beaucoup pensent qu'un beau plan forme un espace agréable à vivre, mais peu osent s'aventurer sur le terrain de la porosité entre climatiques extérieures et climatiques intérieures. Et pourtant, quelle porosité !

C'est entendu : l'architecte n'est nullement en charge de la conception du vivant et des lieux eux-mêmes ; et l'architecture ne pourra jamais être que la coquille accueillant, accompagnant, invitant des processus habitationels toujours renouvelés, imprévus, fluctuants et extérieurs à elle. La discipline est faite d'idées, de discours, de matières réassemblées, d'argent et de programmes fonctionnels : un ensemble certes très humain. En quoi, pourtant, devrait-elle pour autant n'être envisagée que sous ses aspects les plus anthropiques ? Je le crois : il faudra bien accepter, au sein de l'effondrement sociétal déjà bien avancé, que s'approcher d'une justesse et d'une durabilité architecturale doive passer par une prise en compte plus « écocentrée » de nos établissements humains. Par ces propos, je voudrais confronter très directement l'anthropocentrisme de notre discipline, proposant d'entendre ce terme au sens très bien résumé par la philosophe Corine Pelluchon qui note que « dans une morale anthropocentrique, les autres vivants et la nature n'ont qu'une valeur instrumentale : tout tourne autour de l'humain qui, seul, a une valeur intrinsèque et est une fin en soi »[1]. Cette définition doit nous faire réfléchir : n'avons-nous pas, justement, pour habitude d'utiliser au contraire, dans nos pratiques, la « nature » comme un pur moyen au service d'une fin humaine considérée comme supérieure ? Placer ici une allée plantée pour une raison de confort humain, réserver là-bas des « espaces verts » pour des considérations esthétiques, dessiner ailleurs encore ce bassin ou cette noue paysagère pour des questions de régulation, de gestion, de contrôles environnementaux : nous ne cessons d'utiliser la nature comme si elle était un simple outil à notre service. Issue d'une longue tradition « naturaliste »[2], cette vision « spéciste »[3] considère l'humain comme supérieur aux autres habitants et habitantes terrestres, qu'ils soient animaux, végétaux ou autre encore. Raciste, classiste, sexiste, spéciste : c'est systématiquement d'une domination sur l'altérité dont il est question.

(1) Corine Pelluchon, Manifeste animaliste. *Politiser la cause animale*, Paris, Alma, p.100.

(2) Voir à ce sujet le fondateur *Par-delà Nature et Culture* de Philippe Descola

(3) Au sens popularisé par Peter Singer, *La libération animale*, Paris, Grasset, 1993.

(4) *L'humain*, ou, comme l'ont bien relevé les critiques du termes *anthropocène*, en tout cas une partie de l'humanité - d'où les terminologies alternatives de *capitalocène*, *technocène*, *démagocène* et autre *chtulucène*, qui tentent de préciser quels acteurs et systèmes seraient les plus responsables que d'autres de l'effondrement écologique en cours.

Un système viriliste destructeur dont l'homme blanc fortuné pensait être le grand vainqueur mais qui finira tôt ou tard par se retourner contre lui.

Cette utilisation du vivant au service de fins humaines par l'architecture est une méconnaissance profonde des raisons pour lesquelles la vie (qu'elle soit humaine ou non-humaine) n'a aucune finalité. Vivre ne sert à rien ! Ce qui ne signifie pas que la vie n'ait aucune valeur, tout au contraire : c'est précisément de la non-instrumentalité que la vie tire sa valeur (en ce qu'elle n'est pas moyen au service d'une fin). C'est en ce sens exact qu'une vision éco-centrée de la discipline voudrait déplacer le point de vue, l'horizon, l'objectif et les modalités d'actions architecturales, urbaines et territoriales pour réfléchir de façon plus équitable à l'égard des autres espèces avec lesquelles nous partageons cette planète et auxquelles nous sommes si franchement indifférents. Parce qu'aucune raison morale universelle solide n'invite à considérer que la vie humaine ait une « valeur » supérieure à une vie non-humaine, nous n'avons nul droit de continuer à poursuivre l'écocide généralisé. Au-delà même du fait qu'elle met en péril l'humanité, la sixième extinction de masse des espèces en cours est un crime sans nom contre le vivant et les écosystèmes. Et il n'y a qu'une et une seule espèce responsable de cela : l'humain[4]. Dans ce contexte, l'architecture doit-elle continuer son business as usual,

à se demander si oui ou non Le Corbusier était nazi, si oui ou non les grands ensembles sont habitables, si oui ou non Jean Nouvel a été brimé dans cette affaire de Philarmonie de Paris, si oui ou non le nombre d'or est opérant pour composer harmonieusement une façade, si oui ou non il est justifié qu'Aravena ait reçu le Pritzker? Vu l'impact environnemental de la construction, les débats internes à la profession conduiront le monde à sa perte. Si l'architecture n'est pas capable de s'intéresser aux enjeux de son époque, qu'elle disparaisse! D'autres pratiques, vernaculaires, collectives, improvisées, traditionnelles ou innovantes, conviviales, prendront sa place - sans soucis.

Je voudrais insister encore un peu à ce sujet: la grande indifférence de notre époque est à l'égard du non-humain que nous ne réussissons pas, définitivement pas, à considérer à la mesure de ce qu'il mérite. Ne sont-ils pas proches de nous, pourtant, ces animaux que nous voyons au travers des barreaux du zoo[5]? N'ont-elles pas quelque chose de sensible et touchant, ces pupilles mammifères qui nous observent? Ne sont-elles pas respectables, ces grues cendrées qui chaque année traversent des milliers de km durant leurs migrations? Tout comme les plantes, ne sommes-nous pas, nous aussi, des êtres phototropiques (attirés par la lumière solaire)? L'architecture n'en a que faire, elle continue ses débats pour savoir s'il convient d'isoler par l'intérieur ou par l'extérieur, si la proportion du plan est élégante, si les vis-à-vis ne sont pas trop durs entre ces fenêtres, si le joint doit être creux ou saillant. Ce faisant, elle continue à contribuer très largement aux destructions écosystémiques et aux meurtres de masses qui y sont liés, en toute connaissance de cause, toute préoccupée qu'elle est, par des choses «autrement plus fondamentales» (sic).

Proposer de voir en quoi toute vie est une fin en soi, c'est dire la manière dont nous n'avons nul droit d'exproprier tant d'êtres vivants sous prétexte que nous avons acheté une terre et qu'elle nous «appartient».

Pour ne prendre que cet exemple - asphalter un sol, c'est tuer toute possibilité d'échange entre souterrain, surface et milieu aérien; c'est annihiler en ce point toute possibilité d'installation pour les insectes, les plantes, les champignons et donc les oiseaux et les rongeurs. Voilà, concrètement, ce à quoi conduit la pensée spéciste. Quelle arrogance! Sachant qu'il n'a été question, là, que d'une fine couche d'asphalte et ses lits de stabilisants. Pensons qu'à l'heure actuelle, en France, l'urbanisation bétonne l'équivalent de 4 terrains de football toutes les vingt minutes. Et qu'on ne parle, là, que du béton et des sols. (etc.).

L'architecture est indifférente à ces destructions qu'elle génère, et l'animal en elle a rarement été autre chose que matière esthétisante, romantique ou commerciale[6].
Proximité & indifférence: c'est toute l'histoire des relations entre humain et non-humain qui pourrait être relue par ce binôme.
Et ce, quoi que les vies animales et végétales impactent profondément nos vies, bien plus que nous ne le croyons. C'est d'une part de nous-même dont nous sommes privés lorsque nous vivons éloignés d'eux.
Le «non-humain», je le respire à chaque instant, le foule à chaque pas: ce n'est même pas de «proximité» mais de «porosité» dont il est question; tout cela m'impacte profondément. L'hypothèse biophilique d'Edward O. Wilson est fondée - nous avons besoin d'être au contact d'autres formes de vie pour nous épanouir, trouver un équilibre psychique, corporel, sanitaire, émotionnel. Quel architecte ose pourtant parler, en réunion, de l'influence de la météo sur l'humeur, du plaisir d'avoir un chat qui ronronne sur ses genoux, de l'importance de l'odeur innocente du basilic sur un balcon? Quels enseignants et quelles enseignantes pensent, à l'occasion à interroger et nourrir leurs enseignements en Ecole d'Architecture, de réflexions sur les manières dont ce fameux «espace architectural» qui influence l'humain n'est pas composé que d'artifices humains?
Pour ne prendre à nouveau, qu'un exemple parmi tant d'autres: les matières proviennent

de quelque part, elles ont été extraites, transformées, transportées, assemblées ; l'architecture ne tombe pas du ciel. Et pourtant, dans les revues, on n'a jamais donné à lire les paysages détruits par les bâtiments mis en valeur, fraîchement livrés et joliment photographiés. À savoir : qui un jour a assumé que sa construction avait pu, aussi, être destruction simultanée (d'un ailleurs, mais aussi d'un déjà-là) ? Penser éco-centré, c'est commencer par se poser la question : la biorégion[7] au sein de laquelle on me demande de concevoir un projet sera-t-elle mieux avec, ou sans, ce projet ? La construction de ce pavillon contribuera-t-elle à la vallée, ses écosystèmes et synergies, ses rythmes, alliances et équilibres ? Et, si *non*, alors, de quel droit ruiner ces derniers ?

Je voudrais préciser avant de conclure en quoi, si les aspects « non-humains » sont certes travaillés par les courants bioclimatiques, c'est avant tout – une fois de plus - pour des raisons de confort humain. Peu d'entre nous seulement ont autre chose que de l'indifférence à l'égard des chauves-souris, des grenouilles, des écureuils, des lombrics, des fourmis et des étourneaux. Discipline spéciste, l'architecture – même bioclimatique –, ne s'occupe que de l'humanité ; oublie la possibilité d'œuvrer à des formes de zoopolis[8] plus durables et équitables... Ce ne serait pas grave, si elle ne perpétuait pas, simultanément, la catastrophe à l'œuvre.

Perdue dans ses pensées, l'architecture oublie de regarder ses pieds et de constater qu'elle piétine, depuis bien longtemps déjà, des êtres vivants ayant eux aussi désir de vivre. Insultante indifférence.

(**5**) À ce sujet, voir le très pertinent *Zoos*. Le cauchemar de la vie en captivité de Derrick Jensen, récemment paru aux Éditions Libre.

(**6**) Dominique Rouillard retrace une histoire précieuse et perspicace des relations et considérations entre architecture et animal dans *L'autre animal de l'architecture*, Cahiers thématiques n°11, Agriculture métropolitaine/ Métropole agricole, sous la direction de J. Buyck, X. Dousson, P. Louguet, Paris, MSH, 2012.

(**7**) Mathias Rollot, *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.

(**8**) Jennifer Wolch, *Zoöpolis*, in J. Emel, J. Wolch (éd.), Animal Geographies. Place, politics and identities in the Nature-Culture Borderlands, Londres, Verso, 1998.